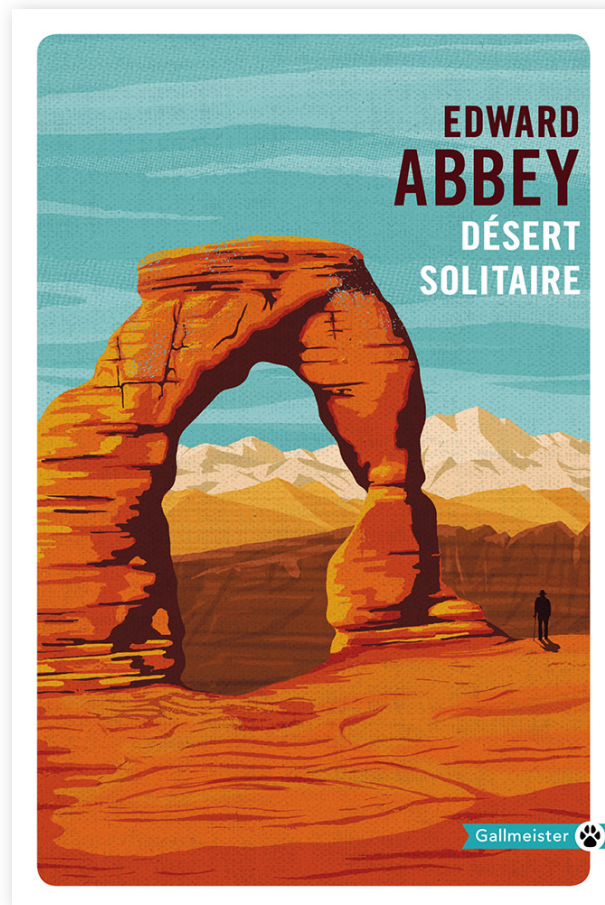




Désert solitaire

Edward Abbey



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Le Crestois

Journal de la Vallée

Février 2023

LIVRE



**Le choix
de la rédaction**

DÉSERT SOLITAIRE

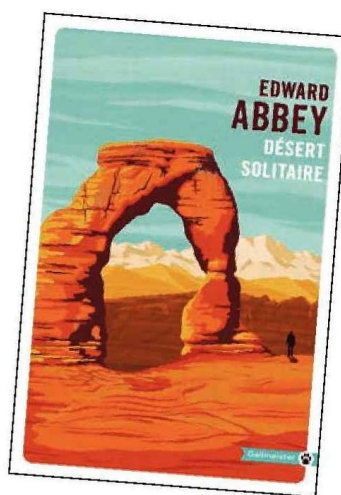
Récit d'Edward Abbey (1968)

Publié aux éditions Gallmeister

Attention, livre culte ! Publié pour la première fois en 1968, *Désert solitaire* est le précurseur et quasiment l'ouvrage de référence d'un genre littéraire appelé le *Nature Writing*. Il a connu aux États-Unis un succès retentissant.

À la fin des années 1950, l'auteur, Edward Abbey, se fait engager comme "ranger" dans une des plus anciennes réserves naturelles américaines : le parc national des Arches, en plein cœur du désert de l'Utah. Dans ce véritable décors de western, vivant de nombreux mois en ermite dans une caravane, il va être subjugué par cette nature grandiose.

Une dizaine d'années plus tard, lorsqu'il y retourne, il constate avec horreur que le progrès est passé par là et que la fréquentation touristique est en train de détruire la magie des lieux. La fragilité de cet écosystème est mise à mal par la volonté des pouvoirs publics de "rentabiliser" cet écrin naturel en le transformant en attraction touristique. L'auteur se pose alors une question qui, 50 ans plus tard, reste pertinente : quel est le rôle d'un Parc Naturel ? Préserver les lieux ou en faciliter l'accès au grand public ? Les deux missions ne sont-elles pas totalement contradictoires ?



Ce récit envoûtant, véritable chant d'amour à la nature sauvage, est donc également un formidable coup de colère.

Heureusement pour nous, Edward Abbey est doté d'un humour féroce et totalement irrévérencieux qui rend la lecture de ce pamphlet enthousiasmante, pour ne pas dire jubilatoire.

Écrit à la fin des années 60, voilà un ouvrage qui s'est révélé incroyablement prémonitoire : il nous invite à regarder d'un autre œil ce qui nous entoure, il nous alerte sur les dégâts de la société industrielle et du tourisme de masse, nous enjoint à limiter notre empreinte carbone mais, surtout, nous encourage à nous abandonner et à contempler cette nature millénaire qui a tant à nous apprendre.

Philippe Multeau



Photo : © Freepik

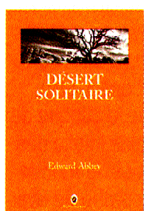
LIVRES HEBDO

1^{er} octobre 2010

7 OCTOBRE > ROMAN Etats-Unis

Elégie pour le désert

Nouvelle édition de *Désert solitaire* d'Edward Abbey, formidable oraison funèbre à la nature sauvage.



Après la nouvelle traduction de *Walden* de Thoreau par Brice Matthieussent récemment parue aux éditions Le mot et le reste, on ne peut que se réjouir que Gallmeister réédite un autre immense classique du *Nature Writing*, titre culte d'un des écrivains phares de son catalogue, *Désert solitaire* d'Edward Abbey. L'Américain mort en 1989 est notamment l'auteur best-seller du *Gang de la clef à molette*, savoureux petit manuel d'éco-terrorisme version anar, et du *Feu sur la montagne*, histoires de résistants isolés, déterminés à lutter contre le fléau qui détruit le désert : l'industrie et la prétention conquérante des hommes. L'insoumis en chef, c'est donc lui, Edward Abbey, aux avant-postes de l'écologie de combat, dont ce *Désert solitaire*, publié en 1968, traduit en français une première fois chez Hoëbeke puis chez Payot dans des éditions aujourd'hui épuisées, est le poétique manifeste politique. Déclaration d'amour et dénonciation sans ménagement, ce récit est né d'une expérience vécue à la

fin des années 1950 quand l'écrivain a été durant deux saisons successives, d'avril à octobre, *ranger* dans le parc national des Arches dans le sud-est de l'Utah. Le personnage principal du livre est évidemment le désert, « *le pays de canyons* », qu'Edward Abbey embrasse du regard devant sa caravane de fonction installée au cœur du parc, parcourt lors des tournées d'inspection qui font l'essentiel du job, seul habitant humain à des kilomètres à la ronde, gardien d'un empire de poussière. « *Comme il n'est pas plus possible de capturer le désert dans un livre qu'il n'est possible à un pêcheur de remonter toute la mer dans un simple chalut, je me suis efforcé de créer un monde de mots dans lequel le désert figure plus en tant que médium qu'en tant que matériel. Mon but ne fut pas l'imitation, mais l'évocation.* »

Si lors du premier séjour, notre *ranger* n'a pour compagnie que des serpents, des souris et des lièvres, dix ans plus tard, le « *tourisme industriel* » a goudronné les pistes ancestrales, apporté à des aires de camping autrefois spartiates des tonnes d'eau, épuisant une ressource déjà rare, interdit les feux de camps faute de bois... bref, transformé ces sanctuaires vierges en parc d'attraction pour « *explorateurs à moteur* ».



MICHAEL HENDRICKSON/GALLMEISTER

Edward Abbey

Plus de quarante ans après son écriture, on trouve dans cette élégie toutes les causes, pour la plupart perdues, des protecteurs de la nature sauvage. Mais ce qui est peut-être le plus remarquable, c'est l'humour provocateur, le mauvais esprit vivifiant, qui, en dépit de la vigueur agressive du plaidoyer, de la nostalgie abrupte qui traverse ses pages, illuminent la radicalité du discours militant. On le suit, en équilibre paradoxal entre contestation et contemplation, « *sur son chemin de teigneux* » comme le dit joliment dans son introduction son ami Doug Peacock, autre éco-warrior de l'Ouest, auteur d'*Une guerre dans la tête* et qui servit de modèle à l'un des membres du *Gang*. Selon ses vœux, Abbey a été enterré quelque part dans ce désert qu'il a tant adoré, près de Tucson (Arizona).

Edward Abbey

Désert solitaire

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES MAILHOS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 23,90 EUROS ; 344 P.

ISBN : 978-2-35178-038-1

SORTIE : 7 OCTOBRE

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

le nouvel **Observateur**

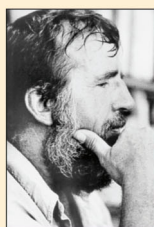
Jeudi 20 janvier 2011

LIVRES



EN HAUSSE

Les voyages d'Abbey



Michael Hendrickson

Depuis sa mort en 1989, **Edward Abbey** n'a cessé de gagner en renommée. « Désert solitaire » (*Gallmeister, 23,90 euros, traduit par Jacques Mailhos*) est son maître livre. Champion du *nature writing*, Abbey a passé sa vie à déambuler dans des coins oubliés de tous. Sont rassemblées ici ses chroniques de marche dans le désert du Parc national des Arches, en plein Utah. Dix ans séparent sa première visite de la dernière : le désert, aride, inhospitalier, lyrique, majestueux, a changé. Edward Abbey enchaîne émerveillements et colères, dans une élégie parfaite. Seul, à pied, face à cette immensité, il met en jeu sa vie et, alors que les hippies chantent la nature (le livre date de 1968), l'auteur du « Gang de la clef à molette » va la voir sur place. C'est à la fois enthousiasmant et drôle, poignant et inattendu. Le genre de bouquin que Lawrence d'Arabie aurait aimé lire.

François Forestier

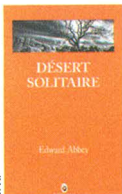
LE FIGARO MAGAZINE

4 décembre 2010

LE COUP *de* CŒUR DU FIG MAG

Quitter la ville

Sans se prendre pour Marlene Dietrich, tout de même : Edward Abbey était « *une sorte d'homme* »... Un vrai, pas une larve. Auteur du mythique *Gang de la clé à molette*, il était le concepteur d'un écologisme interdit aux niais. Rayon virilité, il ferait passer Jim Harrison pour une aimable fillette. Côté idéologie, fatalement, on est loin de Nicolas Hulot comme de l'homme qui voit tout du ciel. Abbey, père spirituel de Sylvain Tesson, était capable de brouter la terre à pleine bouche :



rugueux barbu,
écrivain aux phrases
pleines
de calosités tant elles
s'étaient frottées
aux réalités
abrasives de la vie

urbaine. En 1957, il accepte un poste de ranger dans un parc de l'Utah. Il y retourne dix ans plus tard, quand tout disparaît sous les barrages, un an avant la parution de ce livre devenu mythique. Abbey, anti-hippie, écoute Berg et Webern dans son mobile home tout en écoutant pousser le genévrier qu'il vénère. Il domestique un serpent indigo pour mieux éradiquer ceux à sonnettes qui lui pourrissent la vie, regarde le ciel immense et, de temps en temps, se livre : il repousse « *l'incessante petite tyrannie des lave-linge et des voitures et des téléphones* ». Abbey écrit sur le désert, où « *il y a enfin le temps de ne rien faire* », loin des « *villes fétides, méphitiques et hideuses* » et dégueule le tourisme de masse, en 1967. Son récit sort Thoreau de sa tombe. Celle d'Abbey - mort en 1989 - se trouve dans son désert de l'Utah. Personne ne sait où exactement.

NICOLAS UNGEMUTH

**Désert solitaire, d'Edward Abbey,
Gallmeister, 338 p., 23,90 €.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Jacques Mailhos.**



La chronique livres

de Didier Jacob

L'écologie, la plume au poing...

Au milieu des années 60, un type assez peu sociable – le genre de gars que vous ne croiserez jamais au centre commercial Italie 2 le samedi d'avant Noël – s'engage dans les rangs pour garder, dans l'Utah, un parc national reculé que ne fréquentent guère que les serpents les plus venimeux de l'univers. Il en tirera un récit, *Désert solitaire*, qui va devenir la Bible de la première génération d'écologistes – ceux qui étaient encore prêts à quasiment mourir pour leur cause, le contraire des Borloo qui fulminent contre les carbonitrates les pieds bien au chaud dans leurs charentaises.

Abbey était furieux de voir la nature sauvage reculer devant les assauts imbéciles de la civilisation. C'est l'époque où, aux Etats-Unis, une résistance active s'organise face aux agissements des équipementiers en tout genre, routes, voies ferrées, usines hydroélectriques, sans parler de ce qui constituait pour Abbey la pollution majeure : le tourisme industriel. Des militants du mouvement Earth first ! (Abbey racontera dans son mythique roman *Le Gang de la clé à molette* comment ces anars s'y prenaient) sabotent bulldozers et autres engins de même espèce afin d'enrayer la progression du mal absolu : le capitalisme bâtisseur.

Enfin traduit en français sous les auspices des éditions Gallmeister, *Désert solitaire* n'est pas seulement le plus beau chant d'amour à la nature sauvage. C'est aussi un livre de haute sagesse, écrit par un Primo Levi du paysage. Il a connu le monde moderne qui est pour lui un camp de la mort. Rien n'est plus poignant que son retour au désert. Car Abbey témoigne d'un monde qui a cessé d'exister aujourd'hui et dont il pressentait, à l'heure où il écrivait son livre, qu'il allait disparaître. Comme lui-même d'ailleurs, qui fut enterré par quelques amis dans le désert après sa mort, demandant, ultime souhait, que sa tombe ne puisse être jamais retrouvée. Abbey rendu à la pierre, vérité de son combat.

DÉSERT SOLITAIRE d'Edward Abbey
(Gallmeister, 356 pages).

Le matricule des anges

Novembre 2010

HISTOIRE LITTÉRAIRE LES INTEMPORELS



Terres sauvages

Immersion dans le désert en compagnie de l'écrivain américain Edward Abbey : entre chant d'amour et coup de colère.

Que ce soit dans l'Utah ou ailleurs, passer deux saisons complètes dans le désert, cela vous laisse du temps pour penser. Accessoirement pour écrire. Et pour écrire à peu près sur tout, à commencer par ce qui vous entoure, même s'il ne manquera pas des voix pour vous assurer qu'autour de vous il n'y a rien. Mais tenir plus de trois cents pages sur le désert, qui plus est sans lasser, et mieux encore en enchantant le lecteur, cela relève quand même de l'exploit.

Edward Abbey (1927-1989) a réellement travaillé comme ranger dans un parc du sud-est de l'Utah (le parc national des Arches), le genre de coin où il pouvait s'entendre penser. Ce qu'il y a vécu – c'est-à-dire vu, entendu, goûté, aspiré, respiré par tous ses pores – forme le sujet de ce livre, ou plutôt ce florilège de textes qui examinent quelques aspects du désert.

C'est donc un homme à l'état sauvage, une sorte de Cro-Magnon roulant en pick-up, que nous allons voir s'installer, non loin de Delicate Arch (l'emblème de l'état), dans ce décor taillé sur mesure pour les vies érémitiques, puis suivre pas à pas dans son exploration minutieuse du paysage qui s'étale autour de lui. Nous le découvrons dans la compagnie des oiseaux et des serpents, s'ef-

forçant de laisser à chacun le maximum de vic, travaillant à ce qu'une cohabitation soit possible, et faisant de son mieux pour préserver ce fragile écosystème.

Parce qu'Edward Abbey est attentif à tout ce que le désert produit, peut-être aussi parce qu'il essaie de trouver dans le décor ce qui émerveillerait un enfant, *Désert solitaire* prend parfois des allures d'inventaire, à vocation quasiment exhaustive pour ce qui est de la flore locale. Mais parler des fleurs qui poussent librement, sans l'intervention de l'homme, lui permet d'en venir à des idées beaucoup plus personnelles : « *Qu'on lance des pavés sur toutes les serres ! Que les plantes en pot pourrissent immédiatement sur pied !* »

Au fil des pages, nous nous prenons à rêver de découvrir les lieux avec Abbey pour seul guide, à passer nos journées à visiter les canyons, ou à chercher du bois pétrifié, comme s'il n'y avait rien de plus urgent à faire dans la vie. Et nous le suivrions les yeux fermés dans ses expéditions, qu'elles soient terrestres ou fluviales, si le paysage lui-même n'exigeait pas que nos yeux restent ouverts. Il faut dire aussi que le bonhomme a de quoi séduire, avec son moral à toute épreuve et sa grande aptitude au plaisir. En lui

Coyotes, sauterelles et dictature.

emboitant le pas, nous croiserions des cow-boys d'un autre temps, des vrais, encore capables de capturer leurs bêtes au lasso, ou des Indiens Navajo, condamnés quant à eux à devenir des « *Blancs marron à carte de crédit et sensibilité cravatée* ». Et en chemin nous apprendrions à repérer les signatures caractéristiques de la culture touristique, toutes ces traces laissées par le « *plouc américain* »...

Que l'on ne s'y trompe pas pour autant : *Désert solitaire* (qui parut en 1968) n'a rien d'un guide de voyage ; c'est un tombeau. Le tombeau du désert. Lequel se double de coups de gueule qui rappellent qu'Edward Abbey est aussi l'auteur du *Gang de la clé à molette*, ce formidable roman qui exhorte à la désobéissance civile. Aux évocations des merveilles du désert et aux textes dignes d'un naturaliste succèdent des réflexions sur la société moderne. Tout ce qui menace son écosystème stimule sa plume. C'est ainsi qu'il milite pour la préservation des prédateurs (coyotes, lynx, pumas), décimés par des bergers soucieux de protéger leurs « *sauterelles à sabots* », ou fulmine contre le lobby du bétail, contre la destruction des espaces sauvages, préconisant à l'occasion l'interdiction pure et simple de l'automobile dans les parcs naturels et le retour à un hédonisme

plus proche de la nature. Et Abbey de vitupérer aussi contre le « *vaste diorama muséifié à quoi le tourisme industriel tend à réduire le monde naturel* ». En gros :

de vitupérer contre tous « *les tripatouillages de l'homme dans l'organisation naturelle des choses* ».

Sa conclusion a de quoi faire sourire (ou irriter) : selon lui, c'est la politique elle-même qui rend nécessaire la préservation de la nature sauvage, car si quelque jour les États-Unis sombraient sous la dictature, cette nature serait le dernier refuge d'où organiser la résistance à l'oppression centralisée.

Ceux qui ont lu *Le Gang de la clé à molette* savent qu'Abbey fait rarement dans la demi-mesure (pour lutter contre la construction d'une route, rien de plus efficace que la dynamite). Mais que ce soit dans ses emportements poétiques, qui font du désert de l'Utah la huitième merveille du monde, ou ses emportements polémiques, qui ravalent l'homme au rang d'animal plutôt mal dégrossi, il a toujours pour lui le mérite de la sincérité. Une sincérité qui émeut.

Didier Garcia

DÉSERT SOLITAIRE D'EDWARD ABBEY
Traduit de l'américain par Jacques Mailhos
Gallmeister, 344 pages, 23,90 €